JEUNESSE : 0 À 6 ANS

AU COMMENCEMENT

Au commencement il y en avait trente-six, trente-six gouttelettes de vie si minuscules qu'Eduardo ne pouvait les voir qu'au microscope. Il les examina avec anxiété dans la pièce obscurcie.

De l'eau bouillonnait dans les tubes qui serpentaient le long des murs chauds, humides. De l'air était pulsé dans les chambres de développement. Une sourde lueur rougeâtre éclairait les visages des laborantins, qui observaient chacun sa rangée de petits récipients en verre contenant une gouttelette de vie.

Eduardo disposa les siens l'un après l'autre sous la lentille du microscope. Les cellules étaient parfaites – du moins en apparence. Chacune était pourvue de tout ce que nécessitait sa croissance. Cet univers infiniment petit recelait tellement de données ! Même Eduardo, qui connaissait parfaitement le processus, était impressionné. Étaient déjà inscrites là la future couleur des cheveux du sujet, sa taille adulte, et même sa préférence pour les épinards ou les brocolis. Peut-être aussi aurait-il une vague attirance pour la musique ou les mots croisés. Tout cela déjà contenu dans la gouttelette.

Enfin, les membranes extérieures tremblotèrent, une cloison médiane apparut et les cellules se divisèrent en deux. Eduardo soupira. Tout allait bien se passer. Il regarda croître les échantillons, puis les disposa avec soin dans l'incubateur.

Mais non, tout ne se passa pas bien. Fut-ce un défaut dans l'alimentation, la température, la lumière, Eduardo n'en sut rien. Très rapidement, plus de la moitié moururent. N'en restaient à présent plus que quinze, et Eduardo sentit comme un grand froid dans le ventre. S'il échouait, il serait expédié aux Domaines, et qu'adviendrait-il alors d'Anna et des enfants, et de son vieux père ?

– C'est normal, dit Lisa, si proche qu'Eduardo sursauta.

Elle comptait parmi les techniciens les plus expérimentés. Elle avait travaillé durant tant d'années dans l'obscurité que son visage était devenu d'un blanc crayeux et qu'on lui voyait les veines sous la peau.

– Comment cela, normal ? demanda Eduardo.

– Les cellules ont été congelées il y a plus de cent ans. Elles ne peuvent pas être aussi vigoureuses que des échantillons prélevés hier.

– Si longtemps que ça, s'émerveilla Eduardo.

– Mais certaines doivent se développer, fit sévèrement Lisa.

Aussi Eduardo recommença-t-il à s'inquiéter. Pendant un mois, tout alla bien. Vint le jour où il implanta les minuscules embryons dans les vaches porteuses. Celles-ci étaient alignées en rang, en attente patiente. Elles étaient alimentées par des tubes, et leurs corps soumis à l'exercice par des bras métalliques géants qui leur saisissaient les pattes pour les manœuvrer comme si les bêtes cheminaient dans un champ sans fin. De temps en temps, l'une remuait les mâchoires dans une tentative de rumination.

Rêvaient-elles de pissenlits ? se demanda Eduardo. Sen-

taient-elles quelque vent fantôme ployer des graminées contre leurs jarrets ? Grâce à des implants crâniens, leur cerveau ne recelait qu'une félicité paisible. Mais se rendaient-elles compte que des enfants se développaient dans leur utérus ?

Peut-être détestaient-elles le traitement qui leur était infligé ; toujours est-il qu'elles rejetèrent bel et bien les embryons. L'un après l'autre, alors qu'ils n'avaient encore que la taille de petits poissons de friture, ceux-ci moururent.

Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un.

Eduardo dormait mal la nuit. Il criait dans son sommeil, et Anna lui demandait ce qui n'allait pas. Il ne pouvait lui dire que, si ce dernier embryon mourait, il perdrait sa place. Il serait envoyé aux Domaines. Alors elle, Anna, et leurs enfants, et le vieux père, seraient jetés sur les routes brûlantes et poussiéreuses.

Or cet unique embryon grandit jusqu'à devenir un être doté de bras, de jambes et d'une douce figure rêveuse. Eduardo l'observait grâce aux échographies.

– Tu tiens ma vie entre tes mains, lui disait-il.

Comme s'il pouvait entendre, le fœtus incurvait son tout petit corps dans la matrice jusqu'à se tourner vers l'homme. Eduardo éprouvait alors un élan de tendresse irraisonné.

Le jour venu, il reçut le nouveau-né dans ses bras comme s'il s'agissait de son propre enfant. Ses yeux se voilèrent lorsqu'il le coucha dans un berceau et se saisit de la seringue qui priverait le petit être de son intelligence.

– Ne le pique pas, celui-là, intervint Lisa en arrêtant vivement son geste. C'est un Matteo Alacrán. On les garde toujours intacts.

T'ai-je rendu service ? songea Eduardo en regardant le bébé tourner la tête vers les infirmières, qui s'empressaient dans leurs uniformes blancs empesés. *M'en seras-tu reconnaissant plus tard ?*

Matt se planta devant la porte et écarta les bras afin d'empêcher Celia de partir. La lumière bleutée du petit matin éclairait le séjour exigu. Le soleil n'était pas encore apparu au-dessus des lointaines collines à l'horizon.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? fit la femme. Tu es un grand garçon, maintenant, presque 6 ans. Tu sais que je dois travailler.

Elle le saisit pour l'écarter de son chemin.

– Emmène-moi avec toi, supplia Matt, attrapant la chemise de Celia.

– Arrête, dit Celia en libérant doucement son vêtement. Tu ne peux pas venir, *mi vida*. Tu dois rester caché dans le nid comme une gentille petite souris. Il y a des faucons dehors, qui mangent les souriceaux.

– Je ne suis pas un souriceau !

Matt avait crié d'une voix suraiguë qu'il savait très agaçante. Il voulait bien se faire gronder si ça lui permettait de retenir Celia quelques instants. Il ne supportait pas l'idée de rester seul un jour de plus.

Celia le repoussa.

– *¡Callate !* Tais-toi ! Tu veux me rendre sourde ? Tu n'es qu'un petit morveux, qui a de la bouillie à la place de la cervelle !

Maussade, Matt s'affala dans le gros fauteuil.

Celia s'agenouilla aussitôt pour l'enlacer.

– Ne pleure pas, *mi vida*. Je t'aime plus que tout au

monde. Quand tu seras plus grand, je t'expliquerai certaines choses.

Sûrement pas. Elle avait déjà fait cette promesse. L'envie de batailler quitta brusquement Matt. Il était trop petit et trop faible pour lutter contre ce qui poussait Celia à l'abandonner chaque jour.

– Tu me rapporteras un cadeau ? demanda-t-il en se tortillant pour échapper à son étreinte.

– Bien sûr ! s'exclama la femme.

Aussi Matt la laissa-t-il partir, mais il était toujours en colère. Une drôle de colère, parce qu'il avait envie de pleurer en même temps. La maison était trop vide sans Celia pour chantonner, heurter les casseroles, ou parler de gens qu'il n'avait jamais vus et ne verrait jamais. Même quand elle dormait – et elle sombrait facilement dans le sommeil après ses longues heures de cuisine à la Grande Maison –, sa chaude présence emplissait toute la maisonnette.

Lorsque Matt était plus petit, il n'y avait pas eu de problème. Il s'amusait avec ses jouets et regardait la télévision. Il regardait aussi par la fenêtre les champs de pavots blancs qui s'étiraient jusqu'aux collines lointaines. Toute cette blancheur lui blessant les yeux, il se détournait avec soulagement pour retrouver la pénombre fraîche de l'intérieur. Récemment, pourtant, Matt s'était mis à observer l'extérieur avec plus d'attention. Les champs de pavots n'étaient pas entièrement déserts. De temps à autre, il apercevait des chevaux – qu'il reconnaissait pour en avoir vu dans des livres – marchant entre les rangs de fleurs blanches. Dans la lumière éclatante, il était difficile de distinguer les cavaliers, mais il semblait qu'il ne s'agissait pas d'adultes, plutôt d'enfants comme lui.

Suite à cette découverte, son désir s'accrut de les voir de plus près.